

V.2 Les numéros « femmes » de la BJ/NBJ : pour une transformation des pratiques discursives

Claude Sabourin

Volume 10, numéro 2, hiver 1985

La barre du jour / La nouvelle barre du jour

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/013877ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/013877ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sabourin, C. (1985). V.2 Les numéros « femmes » de la BJ/NBJ : pour une transformation des pratiques discursives. *Voix et Images*, 10(2), 125–132.
<https://doi.org/10.7202/013877ar>

V.2 Les numéros «femmes» de la BJ/NBJ: pour une transformation des pratiques discursives

par Claude Sabourin, Université du Québec à Montréal

Lors du colloque NBJ 1980, «*La Nouvelle Écriture*», Nicole Brossard se prononce sur le phénomène de la modernité dans le champ littéraire, tout en soulignant le chemin parcouru depuis les vingt dernières années:

Si, au Québec, l'espace littéraire se modifie, ce n'est pas à cause des effets de la critique, mais bien plutôt parce que la plupart des gens du texte savent se relire à temps. Mais j'ajouterais en cela que les écritures produites par les femmes ont considérablement permis aux écrivains de se relire à temps. Car elles ont déplacé le propos/la pertinence du propos. Prématurément peut-être pour certains, mais pour elles assurément à temps.¹

Ce déplacement du propos, de la pertinence du propos, dont parle Nicole Brossard, cette relecture que font les femmes n'est pas sans nous rappeler la position précaire (voire l'impasse) de l'écriture formelle connue dans les années 1970-1976 à la BJ et la relance de l'écriture moderne avec de nouvelles perspectives (autant politiques qu'esthétiques) qu'elles amènent à cette époque avec les numéros *Femme et Langage* et *Le corps les mots l'imaginaire*.

De fait, depuis le numéro *Transgression* paru à l'automne 1973, la revue ne présente rien de véritablement neuf et, d'une livraison à l'autre, nous ne percevons à peu près plus les voix de l'avant-garde littéraire des années 1965-1970 qui affirmaient avoir volontairement piégé le langage afin que la culture bourgeoise ne récupère ses œuvres². C'est donc dire que les revendications socio-politiques et les perspectives esthétiques mises de l'avant par Brossard et Soublière (liberté d'expression, meilleures conditions de vie pour les salariés québécois par l'intervention d'une littérature subversive, corrosive, délictueuse³) suivront un certain «désintérêt» — le malaise assez général — face à la question nationale et politique (*Parti pris* disparaît en 1968, le F.L.Q. cède le pas au P.Q., le R.I.N. s'estompe au début de la décennie) qui commence à apparaître à ce moment devant l'ultime solution péquiste. Bien sûr, la BJ, revue littéraire, sera toujours à l'écoute de la parole politique, ouverte aux idéologies. Mentionnons, entre autres, «Notes sur une pratique», de François Charron et de Roger des Roches (no 29, été 1971) et «Transgression et/ou littérature politique», de François Charron (no 42, automne 1973), qui témoignent de préoccupations politiques (on aborde ici la production littéraire par le

matérialisme dialectique. Il y a certes une livraison sur *Parti pris*. On fait l'historique de la revue à l'aide de témoignages. Une manière d'hommage aux fondateurs. Mais ce numéro on s'élève guère plus haut que le constat, un regard sur le passé, sur le présent:

Parti pris nous a permis d'entrevoir l'image d'une société québécoise autonome et de travailler à sa réalisation. Depuis nous constatons — et c'est là le paradoxe — qu'alors même que les années d'existence du Québec sont comptées (...) nous assistons à une profusion de manifestations de tout ordre qui témoignent de la gestation d'une véritable culture québécoise ⁴.

Désormais, l'écriture formelle, telle que pratiquée à la BJ, ne saura plus que s'opposer de façon certaine à l'institution littéraire et à l'écriture traditionnelle, pour produire des œuvres dont les caractères d'esthétique et de recherche semblent vouloir progresser de façon autonome, indépendamment de la question politique. L'émergence, puis la percée du féminisme, tout autant au niveau littéraire qu'au niveau socio-politique, sera donc le fait politique marquant de la période qui s'ouvre en 1970.

Le mouvement apparaît au Québec, très précisément en 1970, année où est créé le F.L.F. (Front de Libération des Femmes). Le mouvement féministe québécois lie du même coup: lutte des femmes, libération nationale et sociale, alors que chez les anglophones il est autonome. En 1971, le F.L.F. se dissout. Le *Centre des Femmes* prend la relève, de 1972 à 1975. Il a pour objectif de former des militantes. On y crée un service d'avortement. On y trouve de la documentation. On travaille à la publication de *Québécoise deboutte!*, qui compte environ 2,000 abonnées. À partir de 1975, année de la femme, le féminisme éclate: il se détache du marxisme, du nationalisme, du syndicalisme et tend vers l'autonomie. Toutes sortes de féministes se côtoient. En 1976, le mouvement féministe radical publie son périodique, *Les Têtes de pioche*, qui cesse de paraître en 1979. Des femmes, telles Nicole Brossard et France Théoret, participent à sa rédaction⁵.

À la BJ/NBJ, l'écriture féminine constitue le fait marquant des années 1975-1980. En 1973, Nicole Brossard soulignait qu'«une grammaire ayant pour règle: le masculin l'emporte sur le féminin doit être transgressée (...)»⁶. Isolée, cette parole de femme, dans un numéro où l'on parle de transgression comme d'un facteur de transformation sociale, politique, idéologique, n'aura certes pas tout l'impact dont elle se réclamait. De là la nécessité de se regrouper afin de n'être point étouffées, englobées par d'autres discours politiques. Signalons ici la concordance entre l'éclatement du féminisme au niveau social — sa prise d'autonomie envers les organismes politiques — et, la même année, la publication d'un numéro — *Femme et Langage*, no 50, hiver 1975 — où les femmes se rassemblent autour d'une problématique. Même si cette livraison déçoit quelque peu sa

conceptrice (Nicole Brossard) par son manque d'homogénéité, «(...) il fallait tenter l'expérience du miroir, de l'interrogation. Tenter la femme à son propre jeu de maux ⁷». Le numéro s'organise autour d'une question qui définit assez bien les lieux d'intervention de l'écriture féminine:

La question-hypothèse qui fut à l'origine formulée était la suivante: comment la femme qui utilise quotidiennement les mots (comédienne, journaliste, écrivain, professeur) peut-elle utiliser un langage qui, phallocratique, joue au départ contre elle ⁸?

Brossard fait à la fois un constat et un appel. «Tenter la femme à son propre jeu de maux» (de mots), c'est lui donner lieu à la parole, c'est l'inviter à parler du malaise féminin dans un langage qui lui sera propre et qui pourra rendre compte des aliénations vécues. Cette langue mâle, phallocratique, raisonnée, de notre société devient alors l'enjeu à travers lequel s'amorce la décolonisation, le dé-lire féminin. Ainsi, à la NBJ, elles se rassemblent annuellement (pour le numéro qui célébrera le 8 mars) et, de temps à autre, pour montrer leur détermination et la maîtrise d'un langage qu'elles ont créé par nécessité.

D'une manière implicite, quelquefois explicite, l'écriture féminine se fait porte-parole de la femme en tant qu'individu opprimé, tout comme elle se fait porte-parole de la collectivité des femmes opprimées. Le scénario, à peu de choses près, demeure le même: le texte s'ouvre sur un regard introspectif, une auto-analyse, l'état actuel des choses. La nette impression d'être folle ou d'aller vers la folie. Marginale. Hystérique, etc. Un langage pour rendre l'impression d'incohérence et d'inadéquation au monde empirique. La rencontre avec d'autres femmes, puis une mise en évidence: le caractère spécifique de la pensée féminine. Nicole Brossard parle d'un «sixième sens» qu'elle désigne aussi par «système de perception ou construction de la réalité ⁹». Partout les femmes se rassembleront. Autant pour construire un recueil que pour élaborer leur vision du monde dans le cadre d'une fiction. Notons aussi l'abondance des citations d'auteures — québécoises ou étrangères — comme étant un signe d'appartenance, de solidarité et de renforcement. Parler avec d'autres femmes, écrire avec elles, puisqu'elles participent d'une même mémoire:

Ravissement de Lol V. Stein. Médusée, elle apprend à aimer dire je. C'est tout à fait ce que l'écho dit de l'image. Et l'image imagine: elle lit comme un mage et écrit avec son sang. C'est le principe de l'amanite phalloïde comme dit Nicole. Les cordes raides — comme dit Geneviève — comme un silence de chat, comme dit Cécile. C't'une folle comme dit Marie, la femme — cirque comme dit Germaine. Méduses comme dit Louise, filles-commandos

bandées dit Marthe Francine. Après des siècles de grossesse, le travail est enfin commencé ¹⁰.

Parmi les grands thèmes qu'elles abordent, celui du corps est de loin le plus important et le plus récurrent. Contrairement au thème du corps/désir et du corps/texte développé autour des années 1970, le corps féminin, tel que perçu par les femmes, engendrera un discours hautement politique:

C'est dans son corps, dans ses rapports avec autrui, dans l'espace où elle a la liberté de circuler que toute femme, partout, a été fragmentée, aliénée, dépossédée. Son premier geste politique s'annonce donc loin de l'arène dite politique. L'acte politique de la femme acquiert un sens spécial, puisque la femme inscrit son projet politique dans sa vie privée, en prenant possession de son propre corps. Son geste devient politique si elle parle au pluriel, publiquement avec d'autres femmes (...) ¹¹.

Ici, nous pensons aux actions qu'elles posent afin de reposséder leur corps: manifestations en faveur de l'avortement libre et gratuit; manifestations pour dénoncer les agressions faites aux femmes; comités pour la défense des femmes battues; etc. La connaissance du corps, l'intimité qu'elles nous proposent dans leurs textes se perçoit tel un discours tourné vers l'extérieur pour tenter de renverser ou de détruire les représentations masculines du corps féminin et des rôles qui lui sont attribués en société patriarcale. Donc, les textes des femmes ramènent l'écriture au niveau politique (comme toujours à la BJ/NBJ, cela s'effectue davantage sur le mode implicite qu'explicite), mais il faut «nécessairement tenir compte du fait que pour la femme la vie privée est politique ¹²». Comme l'écrit Josée Yvon:

«ceux qui n'ont pas de contact avec la réalité, le fait de manger, chier, dormir, ou non, ne peuvent parler que de préoccupations inessentiels ¹³».

Marie-Andrée Lévesque, dans «L'Hystérie: écriture d'un ventre fantasmatique», reprendra, à peu de choses près, en citant David Cooper, la perspective d'une écriture fondée sur un certain rapport entre réalité et vie quotidienne:

«Ceux qui parlent de révolution, sans en référer explicitement à la vie quotidienne, ont un cadavre dans la bouche ¹⁴».

Dans «Le corps mineur ou l'impossible lyrisme», Normand de Bellefeuille inscrit également cette parole pour souligner l'important tournant que connaît l'écriture formelle:

On ne confondra plus «engagement» et «écart formel», pas plus que «progressisme» et «originalité» ou encore «subversion» et «provocation». On redonnera à l'engagement, au-delà d'une simple notion d'«implication», son sens éminemment politique, et au politique non plus un sens de partisanerie mais bien de lutte véritable. Nous éviterons ainsi de nous donner trop bonne conscience en affirmant que «toute écriture est subversive» et que tout texte s'inscrivant dans ce qu'on appelle à tort mais surtout à travers la «modernité» est nécessairement progressiste puisque engagé dans un travail de transformation du matériau linguistique ¹⁵.

Comment nier la position des femmes, leur influence, dans ce changement de perspective? Elles qui ne sauraient s'assurer la désaliénation par les thèses du matérialisme dialectique et d'une écriture conçue en fonction des luttes de classes... À notre avis, les numéros *Femme et Langage* et *Le corps les mots l'imaginaire* se perçoivent tels les témoins d'une course à relais entre la BJ et la NBJ. Ce sera par l'investigation créatrice des femmes que se transfigurera la revue. Du moins, pour une bonne part. Il faudrait lire les derniers numéros de la BJ pour constater l'imposture d'une écriture de recherche ressassant les mêmes thèses concernant le texte, le sexe, la séduction et le plaisir qui en découle. Il faudrait nommer les nombreux numéros thématiques et élaborer sur les désistements au comité de rédaction pour se rendre compte de l'épuisement de l'écriture formelle à cette époque.

Les femmes injectent un sang neuf à la BJ/NBJ et le déplacement du propos s'effectue tout autant dans le trajet que dans le projet de leurs créations. Les textes qui nous paraissent opaques, «illisibles», seront d'une étonnante transparence: le mode d'écriture/lecture se situe au niveau du *je* vers une connaissance/expérience du réel (qui ne va pas sans dépeindre les mouvements de l'imaginaire), pour la lucidité, pour la compréhension de leur situation sociale, pour l'exploration de fantasmes, de visions, etc. Ce *je*, à la fois pluriel et unique, témoigne d'une nouvelle pratique discursive à la BJ/NBJ, d'un point de vue narratif qui s'imposera peu à peu et qui orientera son discours sur le rapport d'un *je-ici-maintenant*, dans ce monde, avec les autres: femmes, écritures, livres, objets, imaginaire, fictions, idées, villes, sensations, mots, enfant, amant, amante, culture, etc. Le *je* sera tout indiqué pour traiter de la spécificité féminine; opprimée en tant qu'individu, en tant que collectivité, la femme, telle que représentée dans les

textes féminins, devra donc commencer par s'affirmer sur cette base d'individualité pour prendre conscience des mondes qui séparent les conceptions masculines des conceptions féminines. Comme l'indique Nicole Brossard: «la réalité a été, pour la plupart des femmes, une fiction, le fruit d'une imagination qui n'est pas la leur et à laquelle elles ne parviennent pas réellement à s'adapter ¹⁶». C'est, de fait, ce que nous ressentons chez Geneviève Amyot:

Arrêter de faire des digressions. C'est pareil quand je parle. Tendance à dévier sur tous les mots. Genre explication de texte. (...) Bon. Mes maudites plantes. Leur régler leur compte une fois pour toutes. Leur organiser le portrait. M'en tenir à cela. C'est épouvantable comme l'on peut penser à plusieurs choses à la fois ¹⁷.

Louky Bersianik confirme les dires de Nicole Brossard:

— J'ai fait un rêve, dit le Verbe-Mâle
Le rêve de nommer les êtres et les choses
Car je suis le Nomen-Patri
Ce que je nomme je le possède
Et ce que je possède je le suis ¹⁸.

L'énoncé subjectif des femmes, l'affirmation de leur entité, aura certes contribué au cheminement d'une littérature dite «lisible». Ce *je*, qui prend en charge actions, dires et pensées, ordonnera le syntagme en phrases brèves, cursives, complexes et ornées, tout en refusant de s'adonner à une écriture linéaire. Au contraire:

C'est dans une dislocation du langage par des calembours, des doubles sens, des ellipses, des répétitions (...) des blancs, que s'effectue cette révision radicale, ce renversement du discours linéaire de maîtrise — dont la caractéristique est dite masculine — dans les pages de *la Barre du Jour* ¹⁹.

Comme l'observe Normand de Bellefeuille, le «lisible» intervient, non pas comme concession, mais comme stratégie et calcul:

On en est peut-être finalement aux corps majeurs, aux lieux mêmes du discours à dénoncer, de l'institution à saper: le système politique, la phalocratie, l'école, la famille, le couple «bref». (...) Cela bien sûr demande un travail sur le lisible; lui concéder ce que le texte pourrait y gagner en efficacité, en stratégie immédiate ²⁰.

Et il ajoute:

«(...) le lisible non comme concession mais comme calcul, comme pari dans la lutte à mener. Il ne s'agit plus de plaire mais d'activer le plaisir, à tout prix, dans tous les champs ²¹».

Avec *Femme et Langage* et *Le corps les mots l'imaginaire*, la BJ/NBJ marque un nouveau pas dans le domaine de l'écriture de recherche. Les investigations faites par les femmes sur le terrain du langage et du littéraire auront assurément déplacé le propos jusqu'à fondre en une pièce la fiction et l'essai. Avec la mise en place d'un sujet qui assume le dire, l'action et la pensée (sujet qui ne sera plus le texte ou le langage), elles auront doté l'écriture formelle d'une dimension toute neuve qui apportera une profondeur au discours spéculatif; l'enrichissant aussi par l'introduction systématique de notions de psychologie, de psychanalyse, d'anthropologie, d'ésotérisme, d'écologie, de biologie, d'histoire, etc.

Comment pouvons-nous mesurer l'influence de la littérature féministe sur la structure et la pensée des écrivains de la BJ/NBJ? Jusqu'où pouvons-nous confirmer cette influence? Cette évaluation demeure difficile à déterminer. Cependant, une chose est certaine: les femmes auront clairement affiché de nouvelles tendances et elles auront dérogé d'un formalisme vieillissant qui ne pouvait garantir le succès de leurs démarches et de leurs entreprises. À travers l'affirmation d'une écriture différente et de lieux de recherches encore inédits, inexplorés, commandés par le désir de lucidité, par l'urgence de la situation, par le milieu, par l'évolution des mentalités, les écrivaines auront ouvert de nouvelles avenues à l'expression poétique québécoise et ce, autant au niveau des idées et des thématiques que dans la pratique même du texte.

-
1. BROSSARD, Nicole. «L'épreuve de la modernité», NBJ, no 90-91, mai 1980, p. 62.
 2. cf. BROSSARD, Nicole, SOUBLIÈRE, Roger. «De notre écriture en sa résistance», BJ, no 26, octobre 1970, pp. 3-6.
 3. *Ibid.*
 4. BROSSARD, Nicole. «Tiret», BJ, no 32, hiver 1972, p. 4.
 5. Informations tirées de *L'Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles* par Le Collectif Clio, ch. xv, éd. Quinze, Montréal, 1982.
 6. BROSSARD, Nicole. «Vaseline», BJ, no 42, automne 1973, p. 14.
 7. BROSSARD, Nicole. «Préliminaires», BJ, no 50, hiver 1975, p. 9.
 8. *Ibid.*, pp. 8-9.
 9. BROSSARD, Nicole. «L'épreuve de la modernité», NBJ, no 90-91, mai 1980, p. 66.
 10. VILLEMAIRE, Yolande. «Mon cœur battait comme un bolo», BJ, no 56-57, mai-août 1977, p. 136.
 11. H. FORSYTH, Louise. «Les numéros spéciaux de *La (Nouvelle) Barre du jour*. Lieux communs, lieux de recherche, lieu de rencontre», *Féminité, Subversion, Écriture*, éd. du Remue-ménage, Montréal, 1983, p. 178.
 12. *Ibid.*, p. 178.

13. YVON, Josée. «La poche des autres», BJ, no 50, hiver 1975, p. 84.
14. COOPER, David, cité par LÉVESQUE, Marie-Andrée. «L'hystérie: écriture d'un ventre fantasmatique», BJ, no 56-57, mai-août 1977, p. 175.
15. DE BELLEFEUILLE, Normand. «Le corps mineur», NBJ, no 58, septembre 1977, pp. 88-89.
16. BROSSARD, Nicole. «L'épreuve de la modernité», NBJ, no 90-91, mai 1980, p. 66.
17. AMYOT, Geneviève. «Dites-le avec des fleurs», BJ, no 56-57, mai-août 1977, p. 24.
18. BERSIANIK, Louky. «Noli Me Tangere», BJ, no 56-57, mai-août 1977, p. 151.
19. GODARD, Barbara. «La Barre du Jour: vers une poétique féministe», *Féminité, Subversion, Écriture*, éd. du Remue-ménage, Montréal, 1983, p. 196.
20. DE BELLEFEUILLE, Normand. «Le corps mineur», NBJ, no 58, septembre 1977, p. 88.
21. *Ibid.*, p. 89.